

Albert. A Barcelone même, nous avons créé plus de 80 groupes scolaires. En dehors de Barcelone, le problème est pratiquement résolu. Il est sûr que notre lendemain n'est plus un problème, puisque les enfants ayant suivi l'enseignement institué par le C. E. N. U. n'aborderont pas la vie sans être préparés au métier, à la carrière ou à la profession que leurs aptitudes ou leurs capacités leur permettront d'exercer.

Je dois t'avouer que pour Barcelone nous avons quelques préoccupations. Il n'est pas possible de laisser tant d'enfants, qui souffrent de conditions de vie assez pénibles, dans la grande ville. Mais quand la guerre se terminera, nous réaliserons un projet que nous avons souvent discuté avec le camarade Colomer: transporter l'excès de la population scolaire à l'air libre, dans la forêt, sur la plage. Nous comptons construire, avec une dépense de 15 millions, deux cités scolaires au Parc de la Citadelle de Montjuich. En outre, par le chemin de fer, nous mènerons les enfants dans plusieurs cités scolaires que nous avons déjà installées à Castelldefels, Mongat et Sardañola.

Un jour prochain nous mettrons ces projets à exécution.

—Avez-vous pu réaliser cela sans aucune difficulté?

—Tout au contraire. La jalousie et l'égoïsme ne sont pas des sentiments précisément constructifs. Il faudrait en finir avec cette rivalité entre la C. N. T. et la U. G. T. Pour notre part, nous avons proposé l'unité syndicale qui est plus nécessaire que jamais.

—Avez-vous encore d'autres projets?

—Tu dois bien le penser. Les problèmes de l'enseignement sont d'une importance exceptionnelle dans les époques révolutionnaires. Nous nous attaquons à tous les principes traditionnels de l'enseignement. Nous devons bâtir une éducation nouvelle et souvent nous ne disposons que de moyens réduits pour le faire. Mais nous disposons de l'arme principale: la volonté de triompher. Tout le Conseil de la Nouvelle Ecole Unifiée s'est mis à la tâche et avec l'aide de tous il amènera à terme l'oeuvre de l'éducation nouvelle, celle qui formera des hommes nouveaux pour un monde nouveau: celui des travailleurs libres dans une société socialiste!

La fabrique de machines à coudre Wertheim

Nous extrayons d'un reportage de la «Solidaridad Obrera», les renseignements suivants sur la fabrique de machines à coudre Wertheim Rapida.

Dans cette usine, trois cent ouvriers confédérés travaillent. Cette entreprise est aujourd'hui collectivisée. Ceux qui assistèrent et coopérèrent à ses débuts, la dirigent maintenant. Le camarade Vidal, un des dirigeants, y a travaillé 20 ans; un autre camarade, Puerta, 20 ans aussi; Prats, 14 ans. La presque totalité des travailleurs ont donné au service de cette maison le meilleur de leur existence et leurs plus grands efforts.

Les grands ateliers et les bâtiments actuels, vastes et remplis du matériel le plus perfectionné, les ouvriers les ont vu grandir. Avec leur travail quotidien, jour par jour, conscients de leur oeuvre, ils ont perfectionné la production et fait la renommée de la maison. Ces travailleurs, conscients de leurs droits avaient qu'un jour la propriété changerait de mains. Wertheim, de nos jours, est une excellente marque de machines à coudre. C'est leur oeuvre. Cela leur appartient.

La révolution, qu'a provoqué le 19 juillet, n'a pas fait plus que de leur adjuger ce qui, normalement, était déjà à eux. Tandis que les miliciens se battent au front pour reconquérir le territoire que les fascistes ont usurpé, les ouvriers à l'arrière s'approprient ce qui est leur: les industries que seules des mains de prolétaires peuvent faire marcher.

Le camarade Cárceles, un jeune d'un grand dynamisme et d'une haute conscience syndicale, fournit tous les renseignements sur cette entreprise. Il a lui-même dirigé avec précision les activités des Comités de la fabrique.

Don Carlos Vallin y Vallin fut le possesseur de la totalité des actions de la Société Anonyme Rapida. Il «fut» le propriétaire; c'est à dessein que l'on en parle comme d'un passé révolu. Entre le passé et le présent, entre les jours qui précédèrent le 19 juillet et ceux que nous vivons actuellement, il y a l'événement révolutionnaire, il y a l'abîme insondable entre la lumière et les ténèbres.

Don Carlos Vallin était le bourgeois, le capitaliste. Il était tout dans son entreprise, sous le régime de la société que nous venons d'abattre. Et cependant sans les bras et l'intelligence ouvrière, la machine à coudre Wertheim ne serait jamais devenue ce qu'elle est. Ce patron n'était pas un bourgeois méchant. Tous les ouvriers de la fabrique le confirmeront. Il n'amassait pas l'argent produit par les bénéfices de la firme Wertheim. Tout au contraire, il améliora constamment le matériel des installations et les bâtiments de production. Cette fabrique avec toutes ses machines a une valeur minimum de trois millions de pesetas.

Don Carlos Vallin, avant le 19 juillet, donna toujours satisfaction aux justes revendications de son personnel qui était syndiqué à la C. N. T. Et quand est arrivée l'heure de la révolution, il a cédé, librement et spontanément, son industrie aux hommes qui avait soutenu la maison depuis le début.

Le patron n'a pas été chassé de l'usine. Dans le contrat de cession on lit au paragraphe second cette phrase:

«Le camarade Carlos Vallin y Vallin, cédant volontaire-

ment son industrie sera chargé du poste de technicien de l'administration.»

Le patron est devenu le camarade Vallin. Il est le compagnon de travail des ouvriers de la firme Wertheim. On lui a offert l'amitié ouvrière et on accepte sa coopération comme camarade.

LES USINES

La porte principale des ateliers donne 88, rue Vilanova à Barcelone. Sous l'ancienne inscription: «Rapida S. A. Wertheim», on lit les initiales de la C. N. T.

Avec un soin méticuleux, une recherche des dernières précisions, les ouvriers dans les ateliers de fonderie expliquent les moyens de réaliser une production parfaite: la sélection et la préparation des matières premières, les essais des produits de la fonderie, etc.

On traverse ensuite un très grand pavillon où se trouvent les ateliers d'usinage. Vidal qui les fait visiter, nous montre les machines qu'il fit construire spécialement pour les travaux délicats de l'entreprise.

Puis vient le pavillon de montage. On y voit toute une série de têtes de machines Wertheim. Un opérateur contrôle une dernière fois les montages avant d'y apposer le cachet de sortie.

D'autres pavillons contiennent le nickelage et l'émaillage; d'autres les laboratoires. De vastes salles sont destinées aux ateliers de menuiserie et d'ébénisterie.

Depuis la coulée de la fonte des machines, jusqu'aux fins meubles d'ébénisterie qui ornent la machine, tout est fait dans les ateliers de la rue Vilanova.

LES COMITES ADMINISTRATIFS ET TECHNIQUES

Les ouvriers, sans exception, travaillent sans cesse avec ardeur et habileté. Lors d'une assemblée générale des ateliers deux Comités furent nommés: un Comité Administratif et un Comité Technique. Chacun d'eux est composé de 5 travailleurs qui contrôlent l'administration et la production de l'ensemble de l'entreprise.

Les hauts salaires, qui n'étaient pas justifiés, ont été réduits. On a supprimé les postes occupés par ceux qui n'étaient présents que pour toucher une mensualité. L'ingénieur en chef, dont le bureau est resté couvert de magnifiques graphiques de production, a du être licencié. Le plus clair de son activité semble avoir été, d'acheter des machines d'occasion à l'étranger, machines qui coûtèrent très cher et ne purent jamais être utilisées. Le camarade Vallin, ex-patron, avait du le payer sans en retirer un service. C'est la collectivisation qui mit fin à ce scandale.

Des ateliers actuels sortent mensuellement 350 machines qui sont mises à la disposition du siège central de la rue Aviro et des 150 succursales de la Catalogne.

On a dit, autrefois, que la maison était en Catalogne une firme fasciste. Elle est, tout au contraire, une firme collectivisée, propriété de la collectivité et édifée par le rude labeur de ses ouvriers habiles, ouvriers de vieille souche confédérale.